



Les anges sont toujours au rendez-vous

— Qui m'aurait dit que je finirais mes jours là où je les ai commencés ?

La vieille dame n'arrive pas à y croire. Elle raconte à qui veut l'entendre qu'en octobre, ce hêtre pourpre flamboyait devant la fenêtre de sa chambre d'adolescente, que dans le saule têtard, au bord de l'étang aujourd'hui comblé, elle avait construit une cabane avec ses frères, que...

— Vous me l'avez raconté hier, madame Kain, murmure poliment le vieil homme à casquette qu'elle vient de croiser dans le fond du jardin, aujourd'hui loti et envahi de

maisons préfabriquées.

Il faudrait une nouvelle fournée de pensionnaires pour avoir l'occasion de raconter devant un auditoire frais les merveilles de jadis et la coïncidence bouleversante d'aujourd'hui.

Les gens n'ont plus de patience, soupire Mme Kain. Combien de fois n'ai-je pas écouté en souriant le récit de mon père, « sa » guerre 14-18 ? Je riais parfois sous cape, mais jamais je ne l'aurais interrompu. Les gens ont trop l'habitude de zapper (*Tiens ! voilà un mot que lui ont appris ses petits-enfants*) ; ils n'entendent plus les mots sous les mots.

Sans nostalgie, Mme Kain voit danser son enfance au cœur d'une tribu gouvernée par un père médecin de campagne. Veuf à quarante ans, il avait ancré l'éducation de ses dix enfants dans la confiance et chacun avait à cœur de ne pas le décevoir. C'est moins la splendeur du hêtre pourpre qu'elle caresse de la mémoire que la sensation de sécurité qu'elle éprouvait en jouant à distinguer de son perchoir les voix familières.

Elle guettait le retour de son père, observait sa façon de s'attarder au volant de sa voiture, toutes portières ouvertes, pour réfléchir ; une méditation qu'elle n'aurait jamais osé troubler. On dirait que c'était hier et cependant le miroir qu'elle consulte de temps à autre la convainc qu'elle a quatre-vingts ans. En soi, on ne vieillit pas : la petite fille et la femme âgée se donnent la main.



Ses distractions, de plus en plus lourdes de conséquences, avaient commencé à l'alerter. Elle apprivoisait l'idée de quitter son logis pour s'installer dans une maison de retraite lorsque la nouvelle l'avait atteinte : *la maison de papa a été rachetée par l'administration communale afin d'être transformée en maison de repos*. Sa décision prise, il avait fallu attendre jusqu'à la fin des travaux pour y entrer et ce délai avait transformé la souffrance du départ en une impatience enfantine :

- Je retourne chez moi, je vais à la maison !
- On le sait, Bonne Maman, avait dit en riant un de ses petits-fils en courant rejoindre des copains.

Première pensionnaire des lieux, elle a aidé pas mal d'arrivants à se faire au déménagement souvent obligé. Elle en a soutenu des femmes plus jeunes qu'elle,

désespérées de quitter leur quartier, des hommes désorientés après le décès de leur épouse et placés un peu rapidement dans ce lieu sans repères par des enfants pressés de résoudre leurs prétendus problèmes de la solitude, de calmer leurs propres inquiétudes surtout. Elle en a guidé des égarés à travers les pièces qu'elle pourrait encore parcourir les yeux fermés en dépit des modifications obligatoires – toutes ces salles de bains, ces toilettes aménagées dans les angles des chambres immenses qui résonnaient jadis de leurs cris, de leurs chants (*Ça y est, je suis repartie*).

Cela, c'était au printemps. Maintenant l'hiver apporte son lot de refroidissements, de toux opiniâtres, de raideurs dans les articulations. On ne peut plus marcher dans les allées rendues glissantes par la pluie, puis le gel sur les feuilles mortes.

Mme Kain supporte difficilement d'être confinée. Elle aimerait que l'une de ses filles domiciliée non loin d'ici vienne la chercher dimanche, mais ce sont les examens de fin de trimestre et Sophie craint peut-être que ses incessants bavardages ne troublent la concentration des enfants. Ses deux autres filles vivent au-delà des frontières et n'apparaissent qu'en été pour l'emmener en vacances avec elles dans un grand déploiement de tendresse.

Allons ! elles sont bien vivantes là où elles sont ! et Mme Kain va s'asseoir à la table du goûter près de Mme Braga qui est entrée à la maison de retraite après le décès accidentel de sa fille et de son gendre dont elle partageait l'appartement en ville. Elle n'a plus personne ni ici ni au Portugal, dont elle est originaire. Une solitude telle que Mme Kain en frissonne.

- Cela vous dirait de faire un Scrabble ?
- Vous savez que je manque de vocabulaire français.
- Une bataille, alors ?

Elles se tiennent un moment debout contre la baie vitrée et contemplent les branches tourmentées par le vent.

- Je me demande quel temps il fait à Porto, murmure Mme Braga...
- On regardera la météo après le journal télévisé.



Mme Kain observe que l'approche de Noël suscite une anxiété dans la

communauté. L'arbre de Noël puis les illuminations de la façade n'ont provoqué que des commentaires un peu désenchantés, des comparaisons douloureuses :

— Chez moi, on fabriquait soi-même les sujets en pâte à sel et on allait les accrocher à l'arbre en procession.

— Chez nous, on respirait des odeurs de galettes huit jours avant.

— Des galettes, vous êtes sûr ? Vous ne confondez pas avec le Nouvel an ?

Pour peu ils se chamailleraient. L'animatrice suggère que chacun raconte comment on fêtait Noël à la maison. Mme Kain sourit en elle-même. On se croirait à l'école maternelle, mais elle joue de bon cœur et, ma foi, c'est intéressant. Elle n'imaginait pas une telle diversité au sein d'une population que l'âge et le règlement pourtant souple de la maison tendent à niveler.

— Ceux qui passeront la veillée de Noël en dehors de la maison auront l'amabilité de me prévenir, insiste la directrice au repas du soir.

— Irez-vous chez votre fille, madame Kain ? interroge M. Blandain que ses enfants et petits-enfants viennent chercher chaque fin de semaine.

Elle élude la question ; c'est commode de passer pour un peu sourde. En fait, elle n'en sait rien : des vacances de neige étaient dans l'air la dernière fois que sa fille est venue lui apporter du linge frais. Mme Kain a toujours joui d'une nature conciliante qui l'inclinait à ne rien attendre mais à tout espérer et, le plus souvent, la vie la comble. Ainsi, terminer sa vie sur les lieux où elle a commencé n'a pas fini de l'enchanter.



Il y a une enveloppe pour elle au courrier que guettent tous les pensionnaires (des rideaux bougent imperceptiblement aux fenêtres de façade, des portes s'entrouvrent « Il est là » ; c'est presque la bousculade dans l'escalier et aux ascenseurs). Mme Kain emporte son trophée. Dans la chambre, celle qu'occupait jadis son frère aîné, elle découpe soigneusement la missive : une carte représentant une péniche sur l'Escaut et une photo.

C'est Jo, le plus original de ses petits-neveux, crâne rasé et boucle brillant à l'oreille. Il enlace une fille rousse un peu plus grande que lui, serrant contre elle un bébé chauve et rieur. Jo ! Elle savait qu'il vivait à Londres depuis deux ans et voilà qu'il

annonce son installation tout près d'ici, dans une péniche amarrée sur le bras mort du fleuve.

Nous t'enlèverons la veille pour fêter Noël avec nous et nous te ramènerons le lendemain, je suppose que tu as la permission de découcher.

Découcher ? Mme Kain rit toute seule. Ce midi, elle prévient discrètement la directrice de son absence. Elle n'aime pas faire mal au cœur à ceux que personne n'invite. Elle relit la carte et remarque une phrase ajoutée perpendiculairement : *Si tu as une copine, n'hésite pas à l'emmener, la péniche est vaste.*

Une copine... comme il y va, Jo. Au fond, Mme Braga est une copine, pas encore une amie mais une copine. Elle va lui transmettre la proposition. Contre toute prévision, Mme Braga dit oui sans tergiverser. Depuis, elle chantonne dans le couloir qui mène à la salle à manger. « Des collégiennes, nous resterons toujours des gamines, des copines. » Mme Kain se met à muser, elle aussi.

La veille de Noël, Jo est là dès dix heures. Il y a un bébé qui, arrimé dans son siège, pousse des cris d'allégresse. Jo plante les mêmes baisers chauds sur les quatre joues et demande :

— Vous supporterez un petit détour par l'épicerie du coin...

Mme Kain et Mme Braga restent seules dans la camionnette avec le petit qui les dévisage paisiblement, son doudou contre la bouche. Mme Kain se gardera de dire que ces tissus qui traînent partout doivent être pleins de microbes. Une belle-fille lui a expliqué l'importance du doudou, de l'odeur de la mère. Elle instruit à son tour Mme Braga.

Un couple âgé longe la voiture. Mme Kain les reconnaît : ses anciens voisins qui ont la chance de vieillir ensemble dans leur maison. Le temps qu'elle trouve le système d'ouverture de la fenêtre, ils sont déjà loin... Il serait indécent de les appeler en criant. Pourtant elle aurait aimé faire un brin de causerie avec eux.

Quand la camionnette bringuebalante se gare au bord du fleuve, elles découvrent une péniche peinte en noir et vert, des lampes colorées, une passerelle. Au moment de l'emprunter, Mme Kain distingue les lettres du nom inscrit sur la proue : « MARIE, mon

nom ! » Elle est enchantée. Dans la cuisine à ras d'eau, une jeune femme échevelée lève les mains blanches de farine et les embrasse sans façon :

— Soyez les bienvenues !

Il y a des fauteuils un peu bas dont elles sortiraient difficilement, mais qu'importe, elles sont au niveau du petit qui ne se lasse pas de jeter une peluche (*Made in Portugal*, a noté Mme Braga) qu'elles prennent plaisir à lui rendre.

Une douce chaleur règne dans la péniche que l'eau balance imperceptiblement, comme un berceau. Par le hublot, Mme Braga croit voir tomber la première neige, lentes plumes d'ange.

Noël, un vrai Noël.

Ne laisse pas mes ténèbres me parler...



Colette Nys-Mazure
Contes d'espérance
Paris, Desclée de Brouwer, 1998
(Adaptation)